HAL
open science

# Lectures : Peiresc, Aix et Byzance

Laurent-Henri Vignaud

## To cite this version:

Laurent-Henri Vignaud. Lectures : Peiresc, Aix et Byzance. Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine, 2017, 64 (3), pp.151-154. hal-01705183

**HAL Id: hal-01705183**

**https://u-bourgogne.hal.science/hal-01705183v1**

Submitted on 9 Apr 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Peiresc, Aix et Byzance

À propos de : **Peter N. Miller**,
*L'Europe de Peiresc. Savoir et vertu au XVIIe siècle [2000],*
Paris, Albin Michel, 2015, 382 p., ISBN 978-2-226-25383-5

**Anne-Marie Cheny**,
*Une bibliothèque byzantine. Nicolas-Claude Fabri de Peiresc et la fabrique du savoir,*
Seyssel, Champ Vallon, 2015, 285 p., ISBN 979-10-267-0049-4

Laurent-Henri Vignaud

Les archives Peiresc sont une mine d'or, si ce n'est inépuisable en tout cas inépuisée. Deux ouvrages parus récemment viennent nous le rappeler. Celui de Peter N. Miller est en vérité la traduction d'un livre anglais qui méritait, quinze ans après sa sortie, une publication dans la langue du pays qui a vu naître Peiresc. Miller dresse un portrait intellectuel et moral du personnage tandis qu'Anne-Marie Cheny s'intéresse à l'une des multiples curiosités de ce fameux érudit du début du XVIIe siècle, son goût pour les manuscrits grecs byzantins.

## Le procureur général de la République des Lettres

Les deux préfaciers, Marc Fumaroli pour P. Miller et Joël Cornette pour A.-M. Cheny, rendent hommage à ce savant qui n'est guère connu aujourd'hui que des historiens et des Aixois mais fut à son époque un formidable « passeur de culture » et pour ainsi dire le « prince de la République des Lettres » (ou son « procureur général » selon le fameux mot de Bayle). Présentons-le rapidement. Nicolas-Claude Fabri de Peiresc (1580-1637) est un magistrat érudit issu d'une riche famille pisane installée en Provence dès le XIIIe siècle. Il est élève des jésuites d'Avignon puis de ceux de Tournon et voyage dans toute l'Europe, avant puis après avoir pris le bonnet de conseiller au Parlement d'Aix (1607). Ces voyages (Italie, Angleterre et Hollande) assurent sa formation intellectuelle :

il prend modèle sur le savant italien Gian Vincenzo Pinelli (mort en 1601) et devient bientôt le cœur d'un vaste réseau de correspondance européen et méditerranéen, le premier à accorder autant de place aux langues vernaculaires (le français et l'italien principalement). Ses goûts sont éclectiques (histoire, archéologie, histoire naturelle, anatomie, astronomie, philologie, numismatique, etc.) mais il ne publie rien à son nom, bien qu'on lui doive quelques trouvailles comme la première description de la nébuleuse d'Orion, la réalisation d'une carte de la Lune (1636) en association avec Gassendi et le graveur Claude Mellan, l'introduction en France des chats angora ou bien encore de certaines espèces de jasmin. Peiresc est un parfait représentant de l'humanisme érudit qui atteint son apogée au moment même où le savoir européen bascule dans une autre modernité, celle de Descartes, de Galilée et de Pascal.

## L'antiquaire néostoïcien

Levons d'emblée à propos de l'ouvrage de P. Miller une ambiguïté qui risque de le faire prendre pour ce qu'il n'est pas : « ce livre n'est pas une biographie de Peiresc » (p. 66) avertit son auteur, c'est plutôt « une histoire intellectuelle de l'Europe dans les quatre premières décennies du XVII^e^ siècle » (p. 79), qui s'appuie sur la *Vie de Peiresc* (1641) écrite par son meilleur ami Gassendi. L'objet du livre n'est donc pas tant le personnage réel que Peiresc en tant que paradigme de l'antiquaire stoïcien. D'ailleurs, les quelques pages (p. 90-98) consacrées à l'activité scientifique de Peiresc ne sont pas les plus audacieuses et reprennent pour l'essentiel les poncifs de l'historiographie qui présente généralement l'érudit provençal comme un esprit éclairé et rationnel, faisant fi de son intérêt pour les merveilles de la nature et exagérant sa méfiance envers le « préternaturel » (p. 94). La suite du premier chapitre (« Peiresc, esprit libre et ami »), qui aborde la question du lien entre la curiosité, la vertu et la sagesse, se révèle passionnante quand l'auteur rappelle les antécédents à la condamnation de l'érudition par les Lumières (p. 101-109) ou bien quand il examine les raisons qui ont conduit les Anglais du « Collège invisible » à produire une traduction vernaculaire de la *Vita* de Gassendi : l'éloge des « vertus peiresciennes » – amitié, constance, maîtrise de soi, bienfaisance et pratique de la conversation – sert à ceux-ci de guide dans le débat contemporain (la traduction anglaise est de 1657, vingt ans après la mort de Peiresc) sur la figure du *compleat gentleman*, tiraillée entre le service et la liberté (p. 129-135). Le chapitre 2 (« Constance, conversation, amitié ») est centré sur ces vertus peiresciennes et les rattache à l'idéal de civilité, en insistant – thème fumarolien – sur l'art de la conversation, laquelle cesse au cours du siècle d'être savante pour devenir mondaine (« Le monde des salons était l'antithèse du Cabinet Dupuy », p. 176). Le chapitre 3 (« Peiresc en politique ») s'interroge sur les liens entre la pensée politique du XVII^e^ siècle et la pratique antiquaire. P. Miller y montre un Peiresc proche de l'esprit d'un Paolo Sarpi et sur la ligne de « défense gallicano-arminienne de la souveraineté civile » (p. 220), mais néanmoins chargé par Louis XIII d'une

enquête historique démontrant la suzeraineté de la France sur la principauté d'Orange. Le chapitre 4 («La théologie d'un savant») concerne la religion de Peiresc : écartant l'hypothèse chère à René Pintard d'un libertinisme, qui ne convient en rien au personnage, Miller dévoile un catholique salésien partisan d'une «théologie irénique» (p. 251), qui ne s'émeut pas d'avoir montré que le grand camée de la Sainte-Chapelle représentait l'apothéose de Tibère et non le triomphe de Joseph, et que l'affaire Galilée affecte grandement. Ici revient le thème du néostoïcisme : une «vision rationnelle, optimiste de la nature humaine» qui sous-tend une «ouverture cosmopolite» (p. 260) définit l'attitude de Peiresc et de certains de ses contemporains, auxquels s'oppose un courant augustinien qui, tel Pascal, reproche à ces nouveaux stoïciens – autant qu'aux nouveaux épicuriens – d'ignorer la corruption de l'homme d'à présent. Les pages qui suivent, consacrées à la philosophie chrétienne de Guillaume du Vair et de Matteo Ricci, sont de ce point de vue tout à fait éclairantes (p. 262-280). Le chapitre 5 («L'histoire comme philosophie») se demande si l'antiquarisme qui atteint son apogée dans les années 1630-1640 n'a pas été, en définitive, «responsable» du néostoïcisme, dans le sens où l'histoire «devait apporter une certaine consolation aux hommes qui la recherchaient désespérément» (p. 308), dans un contexte riche en guerres, conjurations et corruption ; mais il montre aussi à quel point l'appétit savant pour les «vieilleries» (p. 340) fait plus tard l'objet d'un mépris de la part des philosophes des Lumières et de leurs héritiers romantiques. C'est en effet l'aristocratisme humaniste qui est questionné et son inadéquation à la modernité démocratique : «la maîtrise rationnelle de soi pouvait-elle être étendue d'un groupe choisi d'esprits parents à un public national hétérogène sans devenir incohérente ?» (p. 352-353). Dans le même registre politique, un personnage noir hante les pages du livre de P. Miller : Guez de Balzac. Celui qui se tint à l'écart de la déploration générale à l'occasion de la mort de Peiresc est, selon Miller, le champion de cette «culture pop vernaculaire» (p. 350) qui finit par l'emporter au mitan du siècle. Ces réflexions de Miller rejoignent ainsi celles d'un autre livre important publié en 2015, celui de Christian Jouhaud sur la journée des Dupes (*Richelieu et l'écriture du pouvoir*) où Balzac joue un rôle tout aussi obscur, entre nervi du pouvoir et mondain toujours en échec. Enfin, le parallèle implicite qui court tout au long du livre avec la situation actuelle des érudits sur les campus américains ajoute au piquant de l'ouvrage.

## Byzantinologue avant la byzantinologie

D'une certaine façon, le livre d'Anne-Marie Cheny répond à l'une des pistes ouvertes par Miller, notamment lorsque celui-ci indique que les «études orientales» sont nées «d'une pratique humaniste tardive» (p. 67). La première partie, heureusement intitulée «Le système Peiresc», examine – après les inévitables rappels biographiques et l'évitable éloge du savant paraît-il quasi «cartésien» – le réseau méditerranéen dans lequel s'inscrit l'érudit provençal (qu'elle présente

comme un « véritable *parrain* », p. 39). Se faisant, l'auteure n'abonde pas dans le sens d'une vision idéalisée de la République des Lettres entretenue par certains historiens mais la conçoit comme un « espace où de nombreuses ambitions se croisent et s'affrontent » et dont Peiresc, « homme de pouvoir [...] tire les ficelles ». Le livre devient précieux lorsqu'il détaille l'action des soixante-dix-neuf « agents au Levant » (principalement des marchands et des missionnaires) que l'on retrouve en annexe et qui, pour certains, constituent le premier groupe de coptisants français. La deuxième partie (« Constituer une bibliothèque d'exception ») donne un aperçu du résultat de cette gigantesque « chasse au trésor » : Peiresc accumule les objets, les manuscrits et les livres rares (dont 174 consacrés à l'histoire byzantine), processus d'accumulation de curiosités dont A.-M. Cheny n'oublie pas de décrire les systèmes de financement et de classement (p. 157-177). La troisième partie est consacrée à Byzance, ou plus exactement aux livres byzantins de la bibliothèque de Peiresc. S'y dessine le portrait d'un érudit formé au droit et préoccupé de concorde religieuse, qui aborde l'histoire byzantine en philologue plus qu'en antiquaire ou en historien et qui mène « deux ambitieux projets d'éditions de texte en grec, celui des *Basiliques* et celui des écrits du jurisconsulte Théophile » (p. 205). On est pour l'heure encore loin de l'image sombre construite au XVIIIe siècle de l'histoire de Byzance que Montesquieu résume à « un tissu de révoltes, de séditions et de perfidies » et que Voltaire compare à une « histoire de brigands obscurs ». L'approche peirescienne s'appuie sur un petit groupe d'hellénistes qui anticipent sur la publication de la « Byzantine du Louvre » (1648), recherchant les sources nouvelles et proposant des éditions bilingues qui préparent la voie aux grands byzantinologues de la seconde moitié du siècle comme Philippe Labbe et Charles du Cange. Cette fois, le Peiresc dont il est question est en chair et en os. On le voit acheter, convaincre, manœuvrer, soutirer, à tel point que l'on regrette un peu de ne pas en savoir davantage sur l'acquisition des objets et manuscrits qui le rendent encore aujourd'hui célèbre auprès des spécialistes : l'Ivoire Barberini (p. 51-52), le manuscrit de la section des *Excerpta* de Constantin Porphyrogénète consacrée aux vertus et aux vices (p. 94), ou le calendrier de 354 que l'on ne connaît plus que par une copie faite par lui (p. 124).

Laurent-Henri VIGNAUD
*Université de Bourgogne*
*Centre Georges Chevrier UMR 7366*
*laurent-henri.vignaud@u-bourgogne.fr*